

faire honneur de cet achèvement. On peut encore, si sa comédie a trait à quelque particularité de nos mœurs, s'étendre et raisonner là-dessus et laisser le reste, ou, si elle soulève quelque question de casuistique ou d'esthétique théâtrale, s'oublier volontairement à traiter cette question tant bien que mal. C'est un artifice auquel j'ai volontiers recours, soit lorsque, la pièce étant bonne, j'ai cependant trouvé peu de chose à en dire, soit lorsque, la pièce étant médiocre, je sens que ce que j'en dirais chagrinerait inutilement l'auteur. Et il advient aussi que je n'y mette point toute cette préméditation, et que je m'abandonne à ces flâneries uniquement pour mon plaisir.

Tels sont mes petits secrets. Je pense que vous les aviez devinés depuis longtemps. Il ressort de tout cela que, en réalité, je ne vous trompe jamais ; que vous pouvez seulement vous tromper quelquefois sur ma pensée par inattention, mais qu'alors c'est bien votre faute.

En résumé, je m'applique de toutes mes forces à être sincère. Presque toujours je le suis avec simplicité et d'une façon toute directe. De loin en loin, je le suis sous des formes un peu détournées, mais qui ne sauraient abuser même un esprit de perspicacité moyenne. Si je suis parfois indulgent à l'excès, si j'enveloppe et atténue mon sentiment par douceur, courtoisie ou indifférence, il n'est pas difficile de voir en quels endroits. Quand je loue une chose médiocre ou futile, ce n'est jamais du ton, ce n'est jamais avec les mots que j'emploierais pour louer un ouvrage de mérite. À l'expression de la vérité toute crue, je substitue d'ordinaire une louange vague, convenue et sans accent ; mais de cette louange-là à l'éloge véritable, la distance reste très sensiblement la même. Le plus souvent, d'ailleurs, c'est quelque impression intermédiaire entre ces deux sentiments extrêmes que j'ai l'occasion de formuler. Je tâche que cette impression soit juste et proportionnée à son objet, afin de n'avoir point trop à rougir en rapprochant les uns des autres mes jugements de l'année, et de ne pas m'exposer à découvrir que plusieurs pièces, dans ces douze mois, m'ont paru être, chacune à son tour, le chef-d'œuvre du siècle, ou que j'ai célébré tel vaudeville adroit, avec plus d'effusion qu'une comédie de Musset ou un drame de Shakespeare... car ces choses-là, voyez-vous, arrivent très souvent aux pauvres critiques quand ils n'y prennent pas garde.

J'ajoute qu'il est deux cas où je force volontairement et délibérément la louange, et cela en toute tranquillité d'âme. — C'est d'abord quand, d'aventure, un maître illustre s'est trompé, quand il nous donne quelque ouvrage qui ne me semble pas tout à

fait digne de lui. Je me souviens alors de toutes ses œuvres précédentes, et je lui en tiens le plus grand compte dans le jugement que je porte sur l'œuvre manquée. Cela est de toute justice. — C'est aussi lorsque la pièce qui m'est soumise est de quelqu'un à qui je suis sérieusement et tendrement attaché. Je subordonne alors résolument le devoir du critique à celui de l'ami, et je crois respecter en ceci la hiérarchie naturelle des devoirs. — Ces cas, je me hâte de le dire, sont d'une extrême rareté. Je ne pense pas avoir été contraint plus de trois ou quatre fois, en six ans et demi, de sacrifier ainsi une part de la vérité soit au respect des maîtres vivants, soit à l'amitié.

C'est beaucoup vous parler de mes affaires, et, je craindrais d'offenser la modestie, si le "moi" dont je vous entretiens n'était un "moi" public, et si je n'avais cru vous devoir ces explications. Je suis un peu agacé d'entendre dire à des personnes superficielles que je ne suis qu'un "aimable sceptique", dont on ne sait jamais quelle est la vraie pensée, et qui aime mieux "exécuter des variations" sur les nouveautés théâtrales que de les juger bonnement. Je les juge toujours, bonnement ou non. Je viens, pour ma justification, de livrer aux inattentifs la clef de mon langage de critique. Vous conviendrez qu'elle n'est pas bien compliquée. Je ne l'ai pas inventée au surplus, et vous pourrez vous en servir aussi pour lire plusieurs de mes confrères en feuilleton.

Maintenant, quand bien même le jugement des critiques dramatiques serait asservi à plus d'influences et exposé à de plus graves altérations que celles que j'ai confessées, il n'y aurait pas encore de quoi s'émouvoir ou se scandaliser. Vous n'allez pas, je suppose, leur demander la vérité absolue : ils seraient bien empêchés de vous la dire. Ce qu'on attend d'eux, c'est un compte-rendu de la pièce du jour, et un semblant de jugement, — ou plutôt d'impression : car, de jugement, il ne saurait ici en être sérieusement question ; et, dès lors, comment leur reprocherait-on d'adultérer une marchandise qu'ils n'ont ni le temps, ni la prétention, ni peut-être les moyens de fournir ? Au fond, nous ne sommes que des chroniqueurs. Et nos hâtives notations ne peuvent tromper personne, puisque le public est toujours à même d'en contrôler l'exactitude. Les chefs-d'œuvre, quand il s'en rencontre, n'ont pas besoin de ceux qu'on appelle généralement des critiques dramatiques, pour être reconnus chefs-d'œuvre, soit tout de suite, soit dans cent ans. Et ainsi nos devoirs se ramènent à bien peu de chose. Peut-être se réduisent-ils précisément à cette gentille et un peu banale bienveillance que quelques-uns nous reprochent. Sur une cinquantaine de pièces